

L'Abbé F. CORNOU

UNE ABBAYE BRETONNE D'AUTREFOIS



Notre-Dame du Relecq

PLOUNEOUR-MENEZ



RENNES

Imp. du NOUVELLISTE DE BRETAGNE

—
1911

IMPRIMATUR :

† ADOLPHE

Év. de Quimper et de Léon

Quimper, 24 décembre 1911.



Église catholique
en Finistère

Document numérisé en 2022

AVANT-PROPOS

Le sanctuaire de Notre-Dame-du-Relecq est peu connu de ceux qui ne parcourent notre Finistère qu'en curieux, suivant un itinéraire combiné en vue d'une économie de temps et d'argent.

Qu'on y vienne, en effet, de Morlaix, de Pleyber-Christ ou de Plounéour-Ménez, l'abord n'en est pas facile. Le sanctuaire échappe ainsi, fort heureusement, à la bruyante et profane curiosité des caravanes que mettent en marche les loisirs de l'été.

La beauté de son architecture et la splendeur du site qui l'environne ne sont connues, pour ainsi dire, que des pèlerins, gens du Léon, du Tréguier et de la Cornouaille, qui accourent à son grand pardon du 15 août ou qui viennent, à longueur d'année, solliciter les faveurs de la Vierge ou lui porter l'hommage discret de leur reconnaissance pour les grâces reçues.

Tout est cependant captivant dans cette oasis du Relecq où la dévotion à la Sainte Vierge a marqué le sol des vestiges et des souvenirs de quatorze siècles d'histoire.

Un paysage de recueillement comme en avaient choisir ou créer les moines pour s'y livrer, loin du bruit, à leurs méditations et à leurs prières.

Au sud, montrant les blessures gris d'ardoise faites par le pic des carriers, le rideau fauve de la chaîne d'Arrhée dressée parfois en sommets de plus de trois cents mètres d'altitude.

De toutes parts, des coteaux garnis d'arbres, derniers restes d'une forêt épaisse, ou envahis par l'ajonc et la bruyère descendus en conquérants de la montagne dont ces coteaux sont les premiers soulèvements. Et, suivant la base de l'Arrhée, une succession de prairies étalées en une bande étroite sur les deux rives d'un filet d'eau qui s'élargit en étang retenu par une chaussée. C'est le cadre que les moines du Relecq voulurent à leur œuvre centrale, leur chapelle.

Ce paysage est à peine embrassé du regard qu'il se révèle tout imprégné d'histoire. La grande abbaye commendataire du xvii^e siècle se reconnaît encore dans les témoins délabrés de sa richesse et de sa splendeur. Voici le moulin, les douves; voici les murs du jardin monacal, les portiques solennels qui donnaient, entre leurs colonnes renaissance, accès à la cité des moines. Quelques-uns des bâtiments subsistent encore. La plupart, menaçant ruine, ont disparu.

On avance, et c'est un autre âge qui s'évoque dans la pierre. Ce sont des ruines ogivales en petit appareil primitif, tellement compénétrées par les lierres et tellement prises dans leurs crampons qu'elles en sont comme cimentées. Puis la chapelle avec ses arceaux d'un gothique commençant indiquent l'œuvre du xii^e siècle et le travail des disciples envoyés là et conduits veut-être par saint Bernard.

Et puis, enfin, c'est la tradition, mi-histoire, mi-légende, qui, par-delà les constructions du xii^e siècle fait revivre sur ce sol saint Samson, saint Pol de Léon, Conomor, Clotaire, Chramme et Judual, dont les grands noms se mêlent, au vi^e siècle, dans un drame patriotique parfois atroce aux origines de la dévotion de Notre-Dame-du-Relecq.

CHAPITRE PREMIER

Les Origines.

Le sixième siècle de notre histoire bretonne est un siècle tourmenté : époque des grandes migrations venues de Grande-Bretagne et d'Irlande, époque d'évangélisation poussée parallèlement au défrichement des grandes forêts et des plaines arides, époque de grandes luttes et de compétitions sanglantes entre des chefs dont la barbarie et les ambitions ne connaissent d'autre barrière que l'autorité des grands saints fondateurs de notre patrie bretonne.

Tandis que saint Pol évangélise le pays de Léon, le royaume de Domnonée, comprenant toute la partie nord de la Bretagne actuelle, depuis le Couësnon jusqu'à l'Elorn, est en période de révolution dynastique. Le tyran Conomor, comte du Poher, pays de Carhaix, en est devenu le régent redouté depuis la mort mystérieuse du roi Iona que la voix publique l'accuse d'avoir assassiné. Le fils d'Iona, le jeune Judual, doit fuir le palais de Conomor sous la menace d'un nouveau meurtre. Réfugié au monastère de saint Lunaire, sur les bords

Le vi^e siècle
breton.

L'usurpateur
Conomor.

de la Rance, il y est poursuivi par son odieux persécuteur. Il lui échappe et se rend à la cour du roi Childebert où il est retenu plus en prisonnier qu'en protégé.

Cependant, la voix populaire gronde contre l'usurpateur devenu assassin de sa femme Tryphine et solennellement anathématisé au concile du Menez-Bré. Elle appelle le fils de son ancien roi.

Alors, saint Samson, le vaillant fondateur de l'évêché de Dol, prend le chemin de Paris. A force d'instances, il obtient de Childebert le retour du jeune Judual. Ensemble ils organisent contre Conomor l'armée de l'indépendance. Battu en deux rencontres successives, Conomor recule jusqu'au cœur de ses états, à la limite du Poher, et s'adosse à la montagne d'Arrhée, au lieu où s'élève aujourd'hui la chapelle du Relecq. La bataille se déroule en 555, sanglante et longue, au lieu dit Brank-Halleg (branche de saule), pendant que saint Samson, nouveau Moïse, priait sur la montagne. Conomor est tué d'un coup de javelot porté par Judual lui-même, et le fils d'Iona reprend possession du trône de son père.

Une légende recueillie par Albert le Grand et conservée dans le pays dans une *guerz* qui se chantent toujours ajoute encore une scène d'horreur à la grandeur de cette tragédie.

Clotaire, roi de France, aurait conduit en personne l'armée de Judual, renforcée des bataillons francs. Dans les rangs de Conomor se trouvait le propre fils de Clotaire, Chramme, en révolte contre l'autorité paternelle. Vaincu et pris avec sa femme et ses enfants, le malheu-

La légende
de
Chramme.
—

reux Chramme aurait été livré aux flammes avec sa famille dans une chaumière des environs, au Cloître, dit-on; la *guerz* dit à Kervorgan, dans la hutte d'un charbonnier.

Cet épisode paraît manquer de fondement. D'après les chroniques, la bataille livrée par Clotaire à son fils n'aurait eu lieu que quelques années plus tard, en 560 probablement, entre la Vilaine et Vannes. La confusion viendrait de la similitude du nom de Conomor avec celui de Conoo, comte de Wéroc (pays de Vannes), chez qui se serait réfugié Chramme.

La bataille de 555 est moins discutable. La topographie du lieu répond à la description transmise par les traditions orales. Et cette localisation de la bataille trouve encore sa confirmation dans certains noms de lieux très significatifs. Il y a quelques années, on montrait encore, au village de Mengleuz, dans le voisinage du Relecq, une grande pierre plate schisteuse, appelée dans le pays *Men-bez-Comor* (pierre tombale de Comorre). Plus près de Brank-Halleg se trouve *Roc'h Conan* (la Roche du chef), *Ban Lac'h* (la butte du massacre) et *Ros-ar-c'han* (le coteau de la bataille).

Quelques années se passent lorsque intervient le grand apôtre du Léon, saint Pol. Sollicité peut-être par Judual, il dirige vers le champ de bataille où s'est joué le sort de la Domnonée son disciple, saint Tanguy, réfugié au monastère de l'île de Batz, après le meurtre de sa sœur.

Il lui adjoint douze moines tirés de ses monastères de l'île de Batz et d'Ouessant. Un grand nombre de gentilshommes de la région

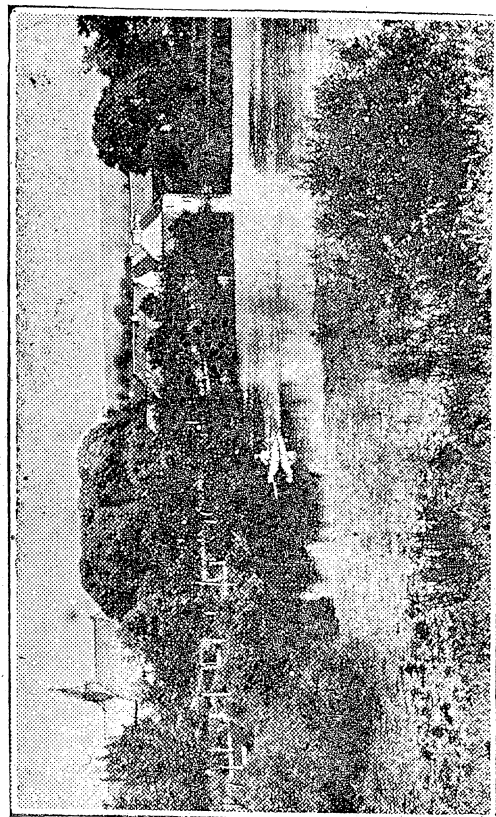
Fondation
du
Relecq.
—

se joignent à eux dès les débuts du nouveau monastère.

Dans ce vallon de Brank-Halleg, le spectacle qui s'offrit à leurs regards dut être terrifiant. Ça et là les ossements épars des victimes de la sanglante lutte, restes blanchis épargnés par les loups et les oiseaux de proie. L'imagination de l'auteur de la *guerz* s'émeut devant ce spectacle : « Ce fut une pitié, — chante-t-il en un breton d'ailleurs assez déplorable, — De voir étendu sur le sol — le grand nombre de cadavres — dont une partie des membres avait disparu. — Les morts sont rassemblés, — dans une même tombe ils furent mis; — suivant les écrits des chrétiens — ils sont sous les pieds de la Vierge. »

L'œuvre principale dut être, en effet, de recueillir et d'inhumer ces débris. La chapelle qui s'éleva sur ce théâtre semé d'ossements fut consacrée à Notre-Dame-des-Reliques, d'où le nom de l'abbaye (*abbatia de reliquiis*) et celui du village qui l'entoura par la suite : le Relecq.

Ainsi, huit siècles plus tard, Jean de Montfort, vainqueur de Charles de Blois, construira la Chartreuse d'Auray sur le champ de bataille qui lui assura la couronne de Bretagne.



VUE GÉNÉRALE DU RELECO

CHAPITRE II

Les Disciples de saint Tanguy.

Aspect
du
monastère.

Le monastère fondé par saint Tanguy n'avait rien de luxueux. Il devait être la reproduction de celui de l'île de Batz d'où Tanguy était sorti. Or, saint Pol de Léon, en fondant la communauté de Batz, y avait établi les règles suivies par son illustre maître Iltud dans son monastère de l'île de Bretagne qui servit de modèle à une foule d'autres, surtout en Irlande.

On peut donc reconstituer la physionomie de la fondation du Relecq d'après ce que nous savons des autres monastères construits à cette même époque par les disciples des grands moines d'Irlande et de la Bretagne insulaire et dont les traces ont pu être retrouvées, notamment à l'île Lavré qu'illustra saint Budoc et où s'écoula la jeunesse de saint Guénolé.

Les bâtiments se composaient tout d'abord de l'église, d'un réfectoire pour le repas commun des moines, d'une hôtellerie pour recevoir les étrangers. Puis les cellules des moines, sortes de logettes en planches ou même quelquefois en simple clayonnage, rarement en

pierre, rangées les unes à côté des autres, dans lesquelles les moines se retiraient pour se livrer à la méditation et à leurs austérités, suivant leurs inspirations personnelles. Tous ces bâtiments s'élevaient autour d'une cour intérieure et l'ensemble des édifices était environné d'un rempart de terre ou de pierre précédé d'un fossé. En dehors de cette enceinte se trouvaient les dépendances du monastère : l'étable, l'écurie, le grenier, le four et le moulin. C'est ce même plan que l'on peut retrouver aujourd'hui encore au Relecq, à travers les modifications survenues au XII^e siècle.

Les moines étaient vêtus d'une tunique en peau de chèvre. Ils portaient la tonsure usitée en Irlande et qui consistait à raser tout le devant de la tête, à partir d'une ligne tirée d'une oreille à l'autre.

L'œuvre à faire était de celles que des moines seuls pouvaient mener à bonne fin. La récitation du saint office n'occupait pas toute la journée. Sous la direction austère et paternelle des successeurs de saint Tanguy, les moines du Relecq aidèrent à l'évangélisation des païens encore assez nombreux à cette époque dans la région, comme en témoigne la vie de saint Pol de Léon. Une école était attachée au monastère, fréquentée par les petits jeunes gens de la région qui y apprenaient non seulement la lecture, mais la grammaire, l'arithmétique, la géométrie et la rhétorique (1).

Mais, en même temps qu'à la conquête des âmes et à leur propre sanctification, les moines

L'œuvre
des moines.

(1) La Borderie, « Histoire de Bretagne ».

se livrèrent avec ardeur au défrichement du sol. Ce fut là le grand labeur social auquel ils s'attelèrent.

Autour d'eux, tout était solitude, forêts, terrains marécageux envahis par les joncs et les roseaux, flancs de montagne revêtus d'une épaisse et rude toison de lande et de bruyère. Ils desséchèrent les marais qui se transformèrent en prairies, leurs haches firent dans les forêts de larges trouées où poussèrent des récoltes et où s'élevèrent des arbres fruitiers. Autour des bâtiments du monastère, un verger fournissait des légumes, et l'eau des marécages, rassemblée dans un étang, servait à faire tourner les roues d'un moulin.

Le monastère
centre
de culture.

Le monastère devenait un vaste atelier. On y travaillait le fer, le bois; on y tissait le chanvre et le lin; on y corroyait des cuirs ou du parchemin; toutes les industries de l'époque y avaient leurs métiers et leurs ouvriers.

Ces exemples étaient un stimulant et une lumière pour les populations découragées et ignorantes. Les paysans apprirent des moines la bonne culture et le travail rémunérateur et ils ne craignirent pas de se donner une famille quand, grâce aux procédés empruntés aux moines, ils se sentirent en état de la nourrir. Bien plus, ils se groupèrent d'instinct près des monastères, sûrs de trouver dans le voisinage assistance et protection pour les besoins de leur âme et de leur corps.

Alors s'éleva peu à peu autour du sanctuaire de Notre-Dame, le village du Relecq, comme partout ailleurs c'étaient des bourgs et des villes qui prenaient naissance sous des noms

qui ne permettent pas de douter de leur origine monastique. On a compté que, pour la France, les trois huitièmes de ses bourgs et de ses villages se sont formés de la sorte autour du centre de foi et d'activité qu'était le monastère.

Ainsi, malgré la pauvreté des apparences, la petite communauté fondée par saint Tanguy prenait, sous la protection de Notre-Dame du Relecq, un magnifique et fécond développement.

La règle, très suivie, était, nous l'avons dit, empruntée aux monastères d'Irlande. Elle allait, dans le courant du ix^e siècle, se modifier légèrement pour se conformer à la constitution donnée par saint Benoît aux florissantes abbayes bénédictines. C'est en 818 que Louis le Débonnaire, désireux de mettre plus d'unité dans les diverses règles monastiques, prescrivit, par une ordonnance solennelle, de substituer aux usages anciens la règle de saint Benoît.

La règle
de
saint Benoît.

La transformation commença par Landevennec, sous l'abbé Matmonoc, dont Louis le Débonnaire avait pris les conseils, et se répandit peu à peu en Bretagne. Elle modifia légèrement l'habit et la tonsure. Moins dure et plus humaine, elle introduisit quelques changements heureux dans la façon de vivre des religieux. Vivant jusque là dans l'abstinence la plus rigoureuse, les moines furent autorisés à user de viande dans la maladie. Les logettes séparées disparurent. Les moines habitèrent tous sous le même toit et vécurent constamment ensemble. Les bâtiments s'élevèrent, s'élargirent, prirent un aspect plus noble et plus imposant.

Mais, pendant que s'étendait l'influence bienfaisante des moines, pendant que grandissait la dévotion à Notre-Dame du Relecq, un orage formidable s'annonçait, qui allait bientôt éclater et détruire l'œuvre de plus de trois siècles d'efforts et de piété. La fondation de saint Tanguy n'allait pas survivre au désastre général où le x^e siècle devait précipiter la Bretagne.

CHAPITRE III

Destruction.

Depuis longtemps déjà, les voiles des barques normandes descendues de la Scandinavie inquiétaient les paisibles habitants du littoral breton.

Apparitions
normandes.

Gralon avait réussi à préserver de leurs attaques répétées les rivages de la Cornouaille. Plus tard, conduits par leur célèbre chef Hasting, ils s'installèrent dans l'île de Batz, en face de Roscoff, y détruisirent jusqu'aux fondements tout ce qui restait du monastère fondé par saint Pol et où vécut saint Tanguy. De là ils poussèrent dans le pays de Léon des incursions d'où ils rapportaient tout ce qu'ils pouvaient trouver dans les fermes abandonnées.

La victoire éclatante de Questembert, remportée, en 888, par Alain le Grand, les écarta momentanément de la Bretagne. Mais ce fut, après la mort de ce grand roi breton, une véritable invasion des pirates païens qui s'étendit, en quelques années, sur tout le

territoire. Le passage des bandes normandes, conduites par Ohtor et Hroald, était signalé partout par l'incendie et par la fuite désespérée des populations chassées par la misère et la destruction de leurs foyers.

Des dissensions intestines entre les chefs bretons ne permirent pas d'organiser la résistance. En 914, les voiles normandes font leur apparition à l'embouchure de l'Aulne. L'abbaye de Landevennec est détruite. Les moines, successeurs de saint Guénolé, doivent fuir précipitamment, emportant les reliques de leur saint fondateur. Après un douloureux et long pèlerinage, ils parviennent jusqu'à Montreuil, dans le nord de la France pour y attendre des temps moins troublés.

Dès lors, le fléau ne fit que s'étendre. Une invasion plus nombreuse encore, conduite, en 919, par Raghenold, n'épargna rien ni personne. Le comte de Poher, Mathuedoi, gendre d'Alain le Grand, sur lequel reposait l'espoir de la Bretagne, est contraint de fuir en Angleterre avec son fils Alain, à la cour du roi Athelstan. A Saint-Pol-de-Léon, on s'empresse de mettre en sûreté les reliques de l'apôtre du Léon. A Quimper, on enlève précipitamment les dépouilles de saint Corentin qui se rencontrent au monastère de Léhon, sur les bords de la Rance, avec celles de saint Briec, de saint Trémeur, de saint Budoc et de saint Guenael. Peuple et moines, escortant les reliques des saints, s'en allèrent, en un exode lamentable, chercher asile en France.

L'abbaye du Relecq n'échappa pas au sort commun. Peut-être les moines se joignirent-ils

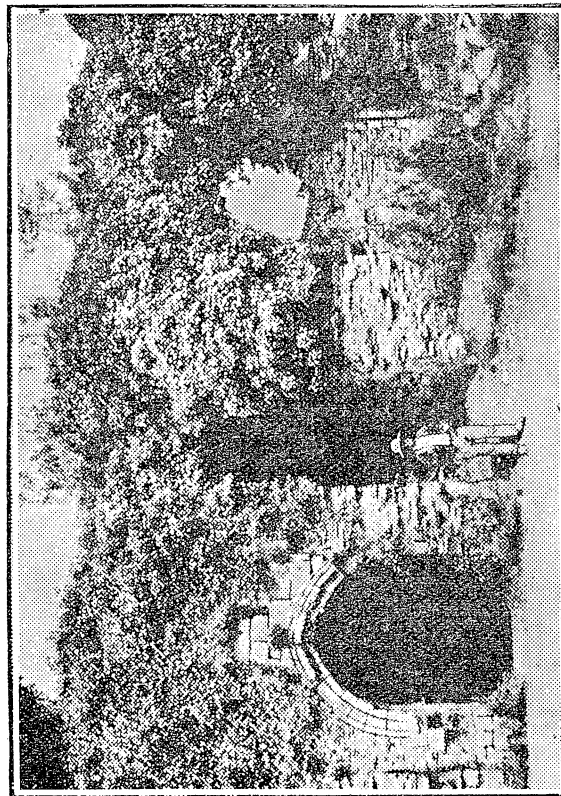
à l'une des tristes caravanes qui passaient, se tenant à distance des côtes et cherchant de préférence les routes isolées le long des chaînes de l'Arrhée. A leur départ, les Normands passèrent là et, comme partout ailleurs, l'incendie recouvrit de cendres les restes de l'abbaye fondée par saint Tanguy.

Quelques années s'écoulèrent. Abandonnée par ses chefs, par ses moines, par ses habitants, par les reliques de ses saints, occupée par les pirates païens, la Bretagne semblait définitivement perdue. Cependant le pays allait revivre. Le moine Jean, l'un des exilés de Landevennec, allait organiser la délivrance. Il rassembla les Bretons dispersés, appela à lui ceux que les Normands avaient réduits en esclavage, et fit venir de la Grande-Bretagne le fils de Mathuedoi, Alain, dit Barbe-Torte.

Préparée par lui, la campagne entamée en 936 fut victorieuse. Le comte de Léon, Even le Grand, fut l'un des meilleurs auxiliaires de la délivrance. En moins de deux ans, en une lutte héroïque, la Bretagne était reconquise et la terre bretonne rendue à ses habitants. L'abbaye de Landevennec se releva de ses ruines, richement dotée par Alain Barbe-Torte, en souvenir du moine Jean. Saint-Mathieu se reprit également à vivre. D'autres abbayes se créèrent de toutes pièces comme Loc-Maria, de Quimper, Sainte-Croix, de Quimperlé, et Loctudy.

Qu'advint-il de celle du Relecq ? Aucun document ne permet d'établir la renaissance de son monastère. Un silence de près de deux siècles allait s'établir sur ces lieux où la vie avait été si intense et le labeur si fécond. Une chose

cependant demeurait : c'était le souvenir des bienfaits de Notre-Dame du Relecq. Dans son sanctuaire ruiné, les pèlerins recommencèrent leurs visites pieuses. Les moines disparus, la Vierge restait. Elle attendait l'heure où son pieux et illustre serviteur, saint Bernard, lui ferait bâtir un temple digne d'elle et de ses fidèles.



RUINES DU XIII^e SIÈCLE.

CHAPITRE IV

L'Œuvre de Saint Bernard.

Le XII^e siècle. — Le commencement du XII^e siècle est une époque à contrastes frappants. Un désordre profond règne dans les mœurs. Le scandale est partout. Il éclate jusque sur les degrés de l'autel. Mais, en même temps, l'esprit de réforme intérieure souffle et provoque une réaction salutaire. Le pape Grégoire VII l'inspire et le dirige. En France, son grand continuateur est saint Bernard qui a entrepris la réforme des monastères bénédictins tombés dans le relâchement. Il donnait une vigoureuse impulsion à la communauté de Cîteaux, qui sera le modèle des abbayes réformées ou fondées sur ce type, sous le nom d'abbayes cisterciennes.

La duchesse Ermengarde.

En Bretagne, une sainte femme, Ermengarde, veuve du duc Alain Fergent, veille, pendant la jeunesse de son fils, Conan III, sur les destinées du duché. Sa piété l'attire vers la vie religieuse. Elle entre en relations épistolaires avec le

grand apôtre de Cîteaux et bientôt elle prend le voile de ses mains, en 1129, au prieuré de Larré, près de Dijon.

Cette heureuse rencontre de la pieuse duchesse avec le grand réformateur allait décider de la résurrection du Relecq. Sur les instances d'Ermengarde, saint Bernard se décide à faire pénétrer la réforme cistercienne en Bretagne. Dès l'année 1130, il y envoie quatre de ses disciples. Ils fondent, près de Guingamp, l'abbaye de Notre-Dame de Bégar.

Ce furent eux, sans doute, qui, sur les indications de saint Bernard et d'Ermengarde, continuant leur chemin plus à l'ouest, firent revivre les lieux désolés où le souvenir de Notre-Dame du Relecq ne persistait que dans les ruines. Comme par enchantement, de nouveaux bâtiments sortent de terre qui se compléteront par la suite. Le 21 juillet 1132 ont lieu les cérémonies de la consécration. La tradition rapporte que saint Bernard lui-même y figurait avec un grand nombre d'évêques et de personnages de la région, entourés d'une foule immense de pèlerins.

Ce que fut ce nouveau monastère, on peut encore se le représenter d'après les ruines qui en restent compénétrées par le lierre. Les courbes qui s'indiquent dans les fragments d'arceaux épargnés par le temps et par la végétation, les débris de colonnes et de chapiteaux recueillis, l'église à peine modifiée, permettent de reconstituer, à huit siècles d'intervalle, l'ensemble des bâtiments et des salles. Nous ne saurions mieux faire que de suivre dans cet essai de restauration la description de

Le nouveau monastère.

M. le chanoine Abgrall, notre savant architecte diocésain (1).

Si l'on sort de l'église par la porte nord, on se trouve dans une grande cour carrée, autour de laquelle s'élevait le cloître. Quelques vestiges que l'on remarque sur les murs semblent indiquer que les colonnettes et les arcades étaient du XIII^e siècle et cela paraît confirmé par un bénitier intérieur creusé dans deux chapiteaux jumelés qui ont toute l'apparence de provenir de ce cloître.

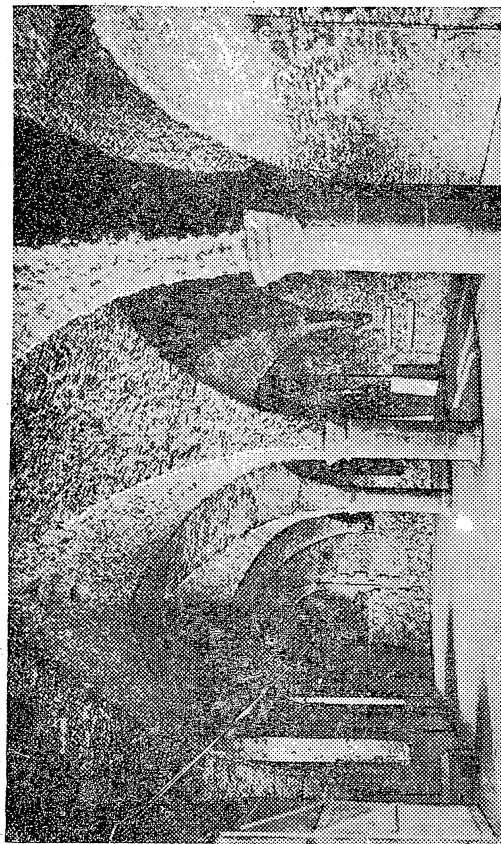
L'inventaire qui fut fait le 26 janvier 1791 indique que ce cloître, long de cent vingt pieds comme l'église et large de quatre-vingt-dix, était couvert en ardoises et soutenu par de petites colonnes en pierre de taille, le tout en ruine.

Les ruines
actuelles

Tout le côté est de la cour est composé de ruines du XIII^e siècle. C'est d'abord un réduit long et étroit qui devait être un passage. La voûte en est faite de petites pierres plates et de schistes reliés par du mortier.

Vient ensuite la salle capitulaire qui servait de lieu de réunion aux moines. Elle mesurait douze mètres sur douze. La voûte, divisée en neuf compartiments, reposait sur quatre colonnes centrales et s'appuyaient aux murs sur douze points en saillie appelés en architecture des « culs-de-lampe ». La voûte et les colonnes ont disparu, mais les culs-de-lampe subsistent et, par leur ornementation feuillagée et la finesse de leur dessin, elles indiquent le soin avec lequel fut traité l'ensemble de la salle.

(1) *Livre d'or des Eglises de Bretagne.*



LA SALLE CAPITULAIRE DE FONTAINE-DANIEL (Mayenne).

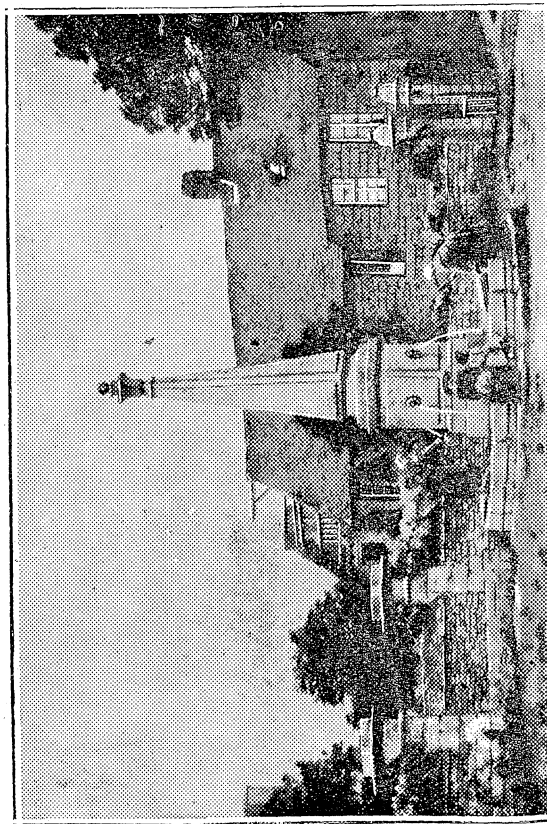
D'autres témoins de cette splendeur disparue restent encore plus ou moins bien conservés : les fenêtres et la porte, dépourvues de leurs jolies colonnettes, quelques baies et quelques chapiteaux.

Cette salle est de même style que celles des abbayes de Langonnet, de Saint-Maurice de Carnoët et de Fontaine-Daniel (Mayenne), abbayes cisterciennes construites à la même époque. Mais les deux premières étaient plus petites et n'avaient que deux colonnes centrales au lieu de quatre.

Si l'on passe sur le grand placître qui précède l'entrée de l'église et de l'abbaye, on trouve une belle fontaine du ^{xvii}^e siècle composée d'un obélisque en granit de sept mètres de hauteur, dont le piédestal laisse couler trois filets d'eau abondante dans une large vasque carrée mesurant cinq mètres de côté.

De cet endroit, l'on voit aussi l'étang inférieur le plus voisin de l'abbaye et la chaussée de l'étang supérieur. Tous deux, lorsqu'ils étaient entretenus, devaient donner un charme particulier à cette résidence. Ajoutons que le jardin fruitier est entouré de douves profondes pavées de larges dalles : on pouvait les inonder à volonté et mettre ainsi le jardin à l'abri des incursions des maraudeurs.

Notre-Dame, la patronne de l'église et de l'abbaye, a, selon l'usage, sa fontaine de dévotion qui est toujours fréquentée par les pèlerins. Elle est située au bord de la route, dans un petit enclos, à l'angle sud-est de l'église. Saint Bernard, le second patron, a aussi sa source vénérée à deux cents mètres environ au nord-est et de l'autre côté du vallon.



FONTAINE MONUMENTALE ET MAISON DU PRIEUR.

L'église.

L'effort principal des moines porta naturellement sur l'église. C'est celle que nous possédons encore, un peu modifiée seulement dans quelques-unes de ses parties, mais assez bien conservée dans son ensemble. La construction primitive du ^{xiii}^e siècle se reconnaît dans son caractère, grâce surtout aux restaurations dont nous parlerons et qui ont fait réapparaître l'appareil ancien et les sculptures caractéristiques des chapiteaux.

Le plan général se compose d'une nef accompagnée de deux bas-côtés, d'un vaste transept et d'une abside terminée par un mur droit. Sur chacune des branches du transept s'ouvrent, du côté est, deux chapelles ou absidioles carrées : c'est là une disposition commune à presque toutes les églises cisterciennes. Un savant archéologue, M. Eugène Lefèvre-Pontalis, en signale douze ou quinze de ce type spécial. Ici, ces chapelles sont éclairées par deux petites ouvertures ogivales surmontées d'une rose à six lobes qu'on serait tenté d'attribuer au ^{xiii}^e siècle, tandis que dans les parvis ouest du transept qui font face, on trouve des fenêtres romanes à larges ébrasements.

La nef est séparée des bas-côtés d'abord par deux murs pleins formant pilastres de trois mètres d'avancée, ensuite par deux piliers ronds, puis par des piles carrées barlongues de 1 m. 20 sur 2 m. 20, et enfin viennent les piles du transept, cantonnées de colonnettes sur trois de leurs côtés.

L'inventaire de 1791 dit que cette nef, ainsi que les bras de croix, étaient pavés en pierres de Locquirec.

A l'entrée du chœur et des chapelles du transept sont des piles avec ressauts et colonnettes ayant grand caractère et soutenant de puissants arcs-doubleaux à deux rangs d'archivoltes. Chose singulière, tous ces arcs-doubleaux, ainsi que les arcades de la nef, sont de forme ogivale ou en tiers-point, quoique toutes les piles, avec leurs bases et leurs chapiteaux, soient d'un tracé absolument romain, et que les petites arcades formant piscines à doubles bassins dans les chapelles soient en plein-cintre parfait.

Au-dessus des arcades de la nef, on reconnaît sous l'enduit la trace d'anciennes fenêtres romanes maintenant maçonnées. Cela indique un remaniement des murs et des toitures des bas-côtés et de la nef; il y avait primitivement une toiture spéciale couvrant les collatéraux, montant beaucoup moins haut et laissant dégagées les fenêtres hautes de la nef.

Cette nef et le transept midi sont voûtés en lambris de bois, tandis que le transept nord et les quatre chapelles absidiales ont une voûte en pierre en berceau ogival.

De chaque côté du maître-autel sont placées les statues de saint Benoît et de saint Bernard ayant une physionomie très ascétique et rappelant ce que l'histoire dit du grand apôtre de Cîteaux que ses macérations avait fait de son corps un squelette.

Telle fut dans sa partie matérielle et architecturale l'œuvre des cisterciens, disciples de saint Bernard. Ici, comme partout ailleurs, les moines surent admirablement faire servir les ressources de l'art à l'obtention de leur idéal

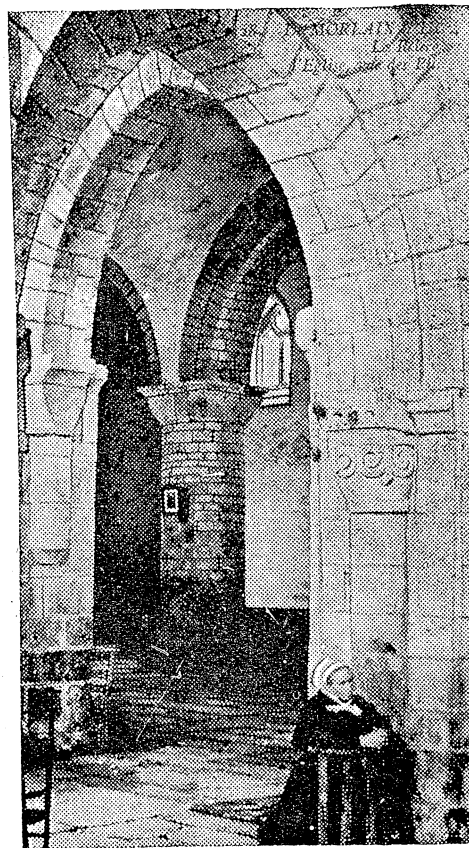
La vie
monacale.

de sanctification personnelle. A l'ombre de ces voûtes puissantes, la prière allait reprendre sans discontinuer pendant plusieurs siècles, sous le regard protecteur de Notre-Dame du Relecq.

On peut se représenter la vie des hôtes de l'abbaye par ce qui se passe encore aujourd'hui dans les monastères cisterciens de l'époque, rendus à leur ferveur primitive à la fin du xvii^e siècle par la réforme de l'abbé de Rancé.

Avoir passé quelques heures dans un de ces monastères, c'est en avoir emporté un ineffaçable souvenir. L'accès en est facile, l'accueil fraternel. Un silence impressionnant jette comme un voile de mystère sur la cité des moines. Mais partout leur œuvre parle. Ça et là, dans les cloîtres, dans les salles, jusque dans les escaliers, des inscriptions traduisent en formules impressionnantes l'esprit de la règle cistercienne. Dans les cloîtres, des formes muettes, blanches, passent lentement, absorbées dans la méditation. D'autres apparaissent dans les dépendances de l'abbaye, courbées ici sur le rabot du menuisier, là appliquées aux soins de l'étable, ailleurs la bêche en main, préparant la terre pour la moisson.

Ce silence et cette ardeur au travail manuel ne sont interrompus que par les offices. Dès une heure de la nuit, les moines sont à leurs stalles pour le chant de *matines*. Aucun orgue n'accompagne ces offices. La journée est coupée par l'exécution des différentes heures du bréviaire. Et quand le soir vient, avant d'aller prendre, tout habillés, sur un lit fait d'une



LA NEF DE L'ÉGLISE.

couverture et d'un traversin disposés sur quelques planches, un repos de quelques heures, toute la communauté réunie chante à la Vierge, lentement, l'admirable *Salve Regina*.

CHAPITRE V

Splendeur et Décadence.

Combien de temps cette ferveur régna-t-elle dans l'abbaye du Relecq ?

Toutes les institutions humaines ont leur déclin. Des abus issus parfois de leurs propres qualités s'y insinuent et sourdement préparent la décadence.

La richesse et le luxe furent les dangers qui guettaient les abbayes. Pourvus de riches dotations par la piété des fidèles et la générosité des seigneurs du temps, enrichis encore par le travail collectif de ses habitants, les monastères devenaient bientôt un objet de convoitise. Rois et ducs furent tentés d'en disposer pour en transférer les bénéfices à des favoris ou à des solliciteurs qui, en prenant le titre et les avantages de l'abbé, se gardèrent d'en assumer les devoirs et les charges. Ces abbés, dits commendataires, ne résidèrent même pas à l'abbaye. Ils s'y faisaient remplacer par un procureur plus occupé d'exploiter le domaine

Abbés
commendat-
aires.

que d'y entretenir l'esprit de la règle. La vie intérieure des moines ne pouvait manquer de se ressentir de cet état de choses. Peu à peu se glissaient dans les âmes le relâchement et l'oubli des mortifications du début.

L'abbaye du Relecq ne résista pas à la décadence générale. Dès le xv^e siècle, ses abbés, au lieu d'être nommés par le chapitre, étaient désignés et recommandés par le duc aux suffrages des moines.

L'abbé ainsi nommé résidait rarement au Relecq. Il eut quelquefois sous sa dépendance plusieurs abbayes dont il se contentait de percevoir les revenus. On vit deux compétiteurs à la fois, l'un élu par le chapitre, Guillaume Le Roux, l'autre nommé par le roi, Jacques Torsolis, se disputer, même par la force, la crosse abbatiale. Les documents qui relatent cette longue lutte ont été mis en ordre par M. H. Bourde de la Rogerie, l'érudit archiviste de Quimper (1). Ils montrent qu'après de nombreuses péripéties assez curieuses, l'élu des moines, Guillaume Le Roux, finit par être évincé et fait prisonnier. Il rentra d'ailleurs au Relecq dont il devint le prieur, pour l'abbé commendataire, Loys le Bouteiller, successeur de Jacques Torsolis.

Les comptes détaillés publiés par M. de la Rogerie indiquent que l'abbaye possédait, vers 1540, des propriétés à Plourin, Berrien, Plounéour-Menez, Comanna, Plougouven, Scrignac, Pluméliau, le Cloître, Loquemeau, Lesneven (Languen), Plufur (le Manachty), Oultrellé

(1) Analyse d'un compte de l'abbaye du Relec (1542-1546).

(terres comprises en Plounéour, Gouézec, Châteauneuf, Pleyben, Loqueffret, Collorec, Saint-Rivoal).

Ces documents sont parmi les premiers écrits que nous possédions comme émanant des moines du Relecq. Les autres, qui eussent été si intéressants et si révélateurs et qui eussent comblé les lacunes laissées dans cette histoire par la tradition que nous avons suivie, ont été brûlés lors d'un incendie qui éclata, vers 1550, pendant la prélature de Loys le Bouteiller, dans le dortoir de l'abbaye, et qui consuma la plus grande partie des archives. Perte irréparable et que ne compense pas l'abondance des actes rédigés après cette époque.

Du moins peut-on, à partir de ce moment, reconstituer l'histoire, en général peu édifiante, du monastère.

Nous apprenons ainsi par divers documents dont un *aveu* de la fabrique de Plounéour au Relecq en 1700, des extraits d'un procès de 1734 contre Jean-Baptiste de Coetlosquet et un arrêt du Parlement du 27 mai de la même année, que l'abbaye du Relecq était propriétaire du presbytère de Plounéour et fondateur de l'église paroissiale. Elle avait ses juges qui étaient en même temps ceux de Plounéour.

Les guerres de religion qui désolèrent la fin du xvi^e siècle eurent leur retentissement au Relecq. Pendant plusieurs années, ce fut, en Bretagne comme en France, un spectacle de désolation. Partisans de la Ligue et partisans du roi firent de la Bretagne un immense champ de bataille sur lesquelles les ruines s'accumulèrent. Tour à tour, royaux et ligueurs s'em-

Incendie.
Profanations.

parèrent de l'abbaye qu'ils pillèrent et transformèrent en un poste militaire. L'église profanée dut, à certains moments, servir d'écurie !

La paix fut enfin scellée par la soumission des ligueurs. Les embellissements apportés aux bâtiments dénotent qu'une féconde activité se remit à régner au Relecq.

Embellisse-
ments
et
restaurations.

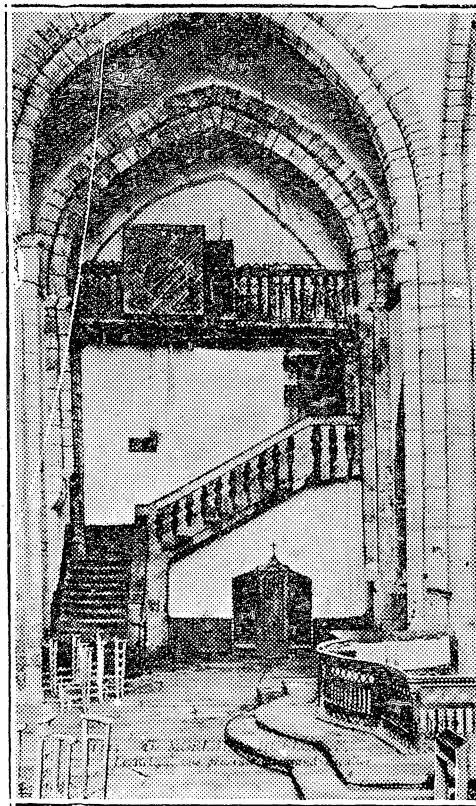
Des portes élégantes s'élevèrent à l'entrée de l'abbaye et du jardin; la fontaine que l'on voit en face de l'église fut construite, copieusement approvisionnée d'eau et ornée des armoiries de l'abbé par les soins de Riou Placzal, peintre à Morlaix.

L'église s'enrichit d'une lampe de laiton et d'airain avec son contrepoids armorié soutenu de deux anges, le tout peint d'or et d'azur, œuvre de Jehan de Nantes, demeurant à Saint-Renan.

Mais le travail le plus considérable, ce fut la grande restauration de 1691. Une inscription placée au transept nord de l'église en donne les grandes lignes : les bâtiments tombant de vétusté ont été réparés, agrandis et ornés aux frais du monastère par les soins de l'archimandrite Jean-Baptiste : *Monasterii : ære : reparata : sunt : aucta : et : ornata : tecta : ætate : casura : Ioannis : Baptistæ : cura : archimandritæ : 1691.*

Un escalier monumental en pierre fut construit et conduisit à l'infirmierie qui, d'autre part, avait accès sur le chœur par une fenêtre que l'on voit encore.

Le côté sud fut percé de deux fenêtres flamboyantes ainsi que le pignon du transept qui semble du reste avoir été reconstruit entière-



LE TRANSEPT NORD.

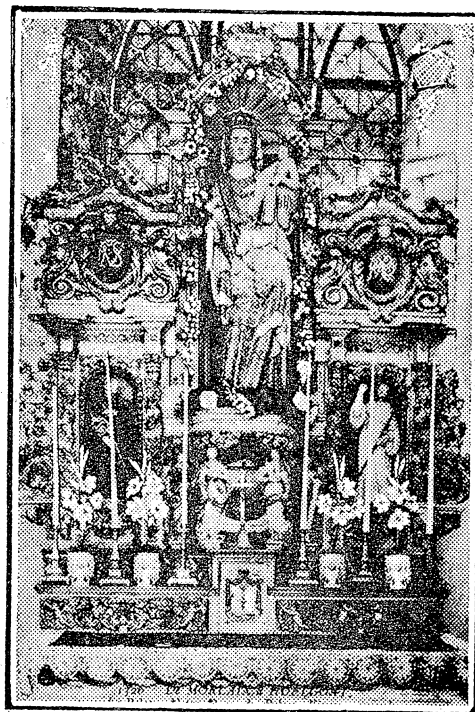
ment au ^{xvi}^e siècle, de même que le pignon de l'abside. Au pied de la grande fenêtre flamboyante qui éclaire le transept sud fut construit l'enfeu des seigneurs du Bois de la Roche, en Comanna, orné de leurs armoiries.

En face, au-dessus de l'escalier monumental, s'établit une tribune où l'on voit un grand cadran d'horloge tout couvert de peintures et d'arabesques avec cette inscription qui est un avertissement salutaire : *Ecce momento pendet : æternitas*; un seul moment décide de toute l'éternité.

L'autel
de
Notre-Dame.

Vers la même époque se construisait le magnifique rétable que l'on aperçoit dans l'une des chapelles du transept sud encadrant la statue vénérée de Notre-Dame du Relecq. Cette belle statue est du Moyen Age. Sa pose hanchée, ses vêtements admirablement drapés, indiquent, d'après M. Abgrall, le ^{xv}^e siècle. Voici d'ailleurs la description complète que le savant auteur donne de tout ce gracieux et riche ensemble :

« La statue est encadrée dans un très beau rétable en bois sculpté (du ^{xvii}^e siècle), composé de quatre colonnes torses formant deux niches latérales surmontées de deux frontons à médaillons. La statue de la Vierge repose sur un socle porté par deux cariatides aux fines draperies flottantes et deux vertus cardinales, la Force et la Prudence, ayant pour attribut une colonne et un serpent. Celles-ci encadrent un médaillon en bas-relief : la Madeleine au pied de la Croix. Les niches des côtés abritent deux jolies statues de saint Benoît et de saint Bernard et sont accostées de volutes sculptées avec



L'AUTEL DE NOTRE-DAME.

une grande richesse, formées d'enroulements de feuilles d'acanthé et de petits anges grimpants. Sur les piédestaux des colonnes torses sont des statuettes mi-plates et les deux gradins

sont ornés d'un délicieux mélange de feuillages médaillons, anges et oiseaux. »

Enfin, pour en finir avec ce remaniement de l'église, il faut noter la reconstruction de la façade Ouest. Ce fut un travail d'un goût détestable, porte lourde et œil-de-bœuf ovale surmonté d'un fronton grec portant la date de 1785.

L'abbaye, d'ailleurs, était, en ce moment, en pleine décadence. Son dernier prieur, Claude François Verguet, n'a laissé de son passage au Relecq que de fort mauvais souvenirs. Il allait être nommé député à l'Assemblée nationale, le 3 août 1789, prêta serment et finit dans l'apostasie et le désordre.

Quand vint, en 1790, le décret de dissolution et de fermeture, l'abbaye ne comptait plus que quatre moines.

C'étaient, outre le prieur Claude-François Verguet, 46 ans, profès de Cîteaux : Jean-Baptiste Bernard des Forges, profès du Relecq, 70 ans ; Thomas-Marie Barbier, profès du Relecq, 44 ans ; Casimir Huault, profès de Cîteaux, 43 ans, faisant les fonctions de procureur, et un certain Taproy. Ces deux derniers ne résidaient pas ordinairement à l'abbaye. Les deux autres, dignes disciples du prieur Verguet, prêtèrent serment. Casimir Huault, retiré à Morlaix, devint vicaire de l'intrus Derrien et mourut à l'hôpital en frimaire an iv. L'autre, Thomas Barbier, installé vicaire au Cloître, en 1791, se rétracta, mais, emprisonné au château de Brest en mai 1792, il préféra une seconde apostasie à la déportation qui en eût fait un martyr. Il fut par la suite vicaire à Ploujean.

Décadence
et
Révolution

L'inventaire fut fait le 26 janvier 1791. Il donne un état minutieux des bâtiments aujourd'hui disparus : la *Maison des Hôtes* ayant sur jardin une façade de cent soixante-dix-sept pieds, le *dortoir* occupé par les religieux et situé derrière la maison des hôtes, un troisième édifice dit *bâtiment neuf*, un édifice encore inachevé dans la cour d'entrée et une remise attenant à ce bâtiment en construction.

La bibliothèque, estimée par Guyon, libraire à Morlaix, contient 3.398 volumes.

A l'inventaire de l'argenterie, on remarque six calices dont un petit en vermeil, deux croix d'autel et une croix de procession, deux lampes, un bénitier, boîtes aux saintes huiles, une vierge d'argent massif, deux reliquaires en bois garnis d'argent et cinq cloches.

La vente du mobilier eut lieu le 13 février 1791. Le 29 août 1791, lorsqu'on voulut saisir les objets de la sacristie, les habitants du Relecq tentèrent de s'y opposer, prétendant surtout enlever la vierge d'argent qu'ils voulaient exposer au lieu ordinaire...

Ainsi s'achevait l'existence de ce monastère qui, pendant tant de siècles, depuis saint Tanguy, avait fait l'édification de ce pays et avait veillé sur la dévotion croissante du peuple à Notre-Dame du Relecq.

Les vandales passèrent là. Tout fut pillé, plusieurs parties furent dégradées. Des matériaux emportés jusqu'à Morlaix servirent à des constructions qui subsistent encore. La vie disparue, le corps tombait en débris. De pieuses mains allaient cependant veiller sur les ruines abandonnées et provoquer la restauration du culte de Notre-Dame du Relecq.

CHAPITRE VI

Renaissance.

Des mains
pieuses veillent
sur le culte
de Notre-Dame.

L'abbaye avait vécu. Le tronc bénédictin qui avait fleuri sous la bénédiction de saint Bernard était — pour combien de temps, Dieu seul le sait — extirpé de cette terre. L'arbre, après avoir pris un développement magnifique et porté d'excellents fruits de sainteté, s'était laissé gagner par la corruption. Il n'avait plus assez de sève pour une nouvelle efflorescence. Devenu stérile, le divin Jardinier l'arrachait et le jetait au feu.

Notre-Dame du Relecq restait. Sa dévotion ancrée dans l'âme du peuple allait, grâce à de pieux dévouements, se perpétuer, se développer encore et continuer ses bienfaits à ce pays.

Après la tourmente révolutionnaire, le Relecq fut vendu comme bien national. Pendant que les terres passaient en diverses mains, la partie principale, avec tous les bâtiments, était achetée par un honorable commerçant de Morlaix, M. Le Hénaff, homme de foi profonde et de sincère piété. Il trouva l'église transformée en grange et réduite à servir d'asile à un

troupeau de moutons. Son premier soin fut de la restaurer et de la rendre aux fidèles qu'attirait la dévotion à Notre-Dame. Il y consacra des sommes considérables.

Sa petite-fille, M^{me} Le Frère, hérita de son pieux domaine et de son zèle. Le bien qu'elle fit au Relecq n'est pas oublié. Eut-elle un moment l'espoir de faire renaître de ses ruines la communauté disparue ? Toujours est-il que, vers 1855, elle installa dans une partie du monastère des Sœurs de la Croix. L'essai ne réussit pas. Les sœurs s'en allèrent en 1874. M^{me} Le Frère n'en continua pas moins ses largesses. Elle compléta, à la chapelle, les réparations commencées par M. Le Hénaff et elle en refit complètement la toiture.

Quand elle mourut, en 1885, elle légua ses biens à M. de Kervennoel, son parent. Nulle inspiration ne pouvait être meilleure et nulles autres mains n'étaient plus désignées pour veiller au dépôt sacré.

Dès lors, la collaboration du propriétaire et du clergé de la paroisse devint intime. M. l'abbé Jouve, recteur de Plounéour, entreprit, en 1894, les réparations qui devaient restituer à l'église son ancienne splendeur. Il refit les lambris, dégagea les colonnes et les murs du badigeon qui en masquait les sculptures et l'appareil. A cette œuvre il consacra vingt-cinq mille francs. Ce fut une renaissance. Le pardon qui suivit et qui a lieu le 15 août fut un triomphe. Les pèlerins affluèrent et, des paroisses voisines, les bannières et les croix se rencontrèrent pour une procession solennelle. Le canoncat qui fut conféré à M. Jouve n'était qu'un juste hommage à sa générosité et à son zèle.

Restaurations
de
M. Jouve.

Dans l'intervalle, une partie des bâtiments du monastère avait été aliénée. Un incendie éclata vers 1900. Il n'épargna, par extraordinaire, que la partie des constructions appartenant à l'église et qui fut longtemps habitée par le prieur.

M. l'abbé Michael de Kervenoael en fit l'acquisition. Cependant, dissociée par l'incendie, la maçonnerie menaçait de s'écrouler. Des pans de mur gisaient à terre, encombrant la cour intérieure de poutres à moitié consumées et de matériaux inutilisés. Le déblaiement s'imposait et devenait même dangereux.

Le recteur actuel, M. l'abbé Manchec, l'entreprit. Pendant un an, il s'attela à la besogne. Les vieux murs en ruines furent abattus. Ce fut miracle que leur écroulement ne fit aucune victime. La cour intérieure fut dégagée, et rendue accessible aux pèlerins. Une maison mal bâtie était venue s'adosser au pignon ouest de la chapelle. M. l'abbé Manchec la fit disparaître. Comme elle servait de demeure à la fidèle et pieuse gardienne de l'église, Anne-Marie, M. Michael de Kervenoael la remplaça par la maison qui s'élève aujourd'hui au nord de la chapelle.

Ainsi le Relecq prenait une physionomie plus moderne et se prêtait davantage à sa nouvelle destination : chapelle de secours pour Plou-néour et lieu de pèlerinage pour toute la région.

CHAPITRE VII

Dévotion et Miracles.

A travers toutes les vicissitudes de la fondation de saint Tanguy, à travers ces destructions et ces renaissances successives de la vieille abbaye, ce qui en avait été le fondement et la raison d'être, le culte de Notre-Dame, ne cessait de se développer. Elle seule n'avait pas failli à sa mission. Elle seule continuait à conserver le respect et la vénération des populations environnantes. Le peuple, sévère à ceux qui furent les gardiens infidèles de son temple et de son culte, n'oubliait pas ses bienfaits et ses faveurs. Sous les voûtes séculaires de la chapelle, il aime à porter ses angoisses, ses douleurs morales et physiques avec l'espoir que la Vierge sera secourable à ses appels. Il n'a pas perdu le souvenir des prodiges opérés par elle. Une guerz, qui se chante encore et qui est due à l'auteur du récit de la fondation, énumère avec force détails les miracles dus à l'intercession de Notre-Dame du Relecq. Suivons le poète populaire à travers les strophes de sa pieuse et naïve mélodie.

« Près de la croix du Salut, au village de Kernelec — en a entendu sonner les cloches du Relecq — tandis qu'on voyait s'y rendre un pèlerin — originaire de Commanna qui jusque-là ne pouvait marcher.

La dévotion
à
Notre-Dame.

La guerz
des
Miracles.

« Il allait au Relecq, et il était plein de joie; — il portait ses béquilles sur ses épaules — et il avait un écu pour l'offrande à la Vierge du Relecq — parce qu'il avait reçu d'elle la faculté de marcher.

« La Vierge apporta encore assistance — à un couvreur de Plegat-Moysan tombé de la tour — sur l'église il tomba et il roula dans le cimetière — il s'était consacré à Notre-Dame du Relecq et il fut préservé.

« Le 15 août, le jour du pardon, — il se mit parmi ceux de la paroisse — portant en main un cierge de cire jaune — et il donna quinze sous en offrande à la Vierge.

« Le petit Yves le Corre aussi, de Tremel-Plestin, — refaisait le lambris de l'église, le travail était délicat — quand l'échafaudage, fait de bois vermoulu, se rompit; — il sauta sur une planche qu'il atteignit maladroitement.

« Voyez maintenant, chrétiens, en quel triste état — il demeura pendant trois heures suspendu par ses vêtements. — Des hommes arrivèrent et il fut descendu — et en offrande au Relecq il a donné deux écus.

« Un petit jeune homme de douze ans, de Trémel-Plestin, lui aussi — tomba du faite d'un arbre quand il cueillait des châtaignes. — Un saut de trente pieds eut dû le tuer; — il s'est voué à la Vierge, il n'a eu aucun mal.

« Un jeune homme de Plouézoc'h, âgé de seize ans, — un mauvais caractère et un *mauvais sujet* (sic) — un jour que la porte de l'escalier de la tour était ouverte — monta jusqu'à la galerie et sur le contrefort.

« Pour étonner la foule, étant incapable d'autre chose, — il se mit à faire la barbe d'un lion de pierre qui était là, — mais le

lion se brisa sous son poids — et ils tombèrent tous deux dans le cimetière.

« Son père et sa mère étaient présents et, quand ils virent — ils se mirent à invoquer Notre-Dame du Relecq. — « Pour nous deux « maintenant quel coup au cœur — notre fils « est sûrement mort. »

« Tous ceux qui étaient là ont versé des larmes; — quand ils l'ont vu debout dans le cimetière — le plus grand miracle fait par notre sainte Mère — il n'avait que la lèvre un peu égratignée.

« L'année 1806, dans la ville de Morlaix, — le 25 mars, le jour de la fête de la Vierge (l'Annonciation), — le beau clocher de l'église du Mûr vint à tomber — un jeune enfant de sept ans fut pris dessous.

« Sa mère l'avait voué à Notre-Dame du Relecq. — On se mit à le rechercher; — il fut retiré le troisième jour d'au-dessous des pierres — et il était sain et préservé sans blessure.

« L'année 81, sur la rade de Morlaix, — la Vierge a fait un miracle des plus beaux. — Vingt-cinq pèlerins de retour de Callot (1) — embarqués avec Guillaume Féec sur la grève de Carantec.

« Quand le bateau commença son voyage sur la mer immense — il y eut de la pluie, du vent et un temps épouvantable; — ils furent jetés et ballotés sur maints rochers, — ils se vouèrent à Notre-Dame du Relecq et ils furent sauvés.

« Ensemble ils adressèrent leur prière à la Vierge — car plusieurs d'entre eux étaient de

(1) Célèbre chapelle de N.-D. en Carantec érigée en mémoire de la bataille remportée contre le Danois Cor-sold en 502 (Chanoine Peyron, *Notice sur Carantec*).

Plounéour-Menez — leurs vieux parents leur avaient appris autrefois — à prier la Vierge Marie pour s'attirer ses faveurs.

« Ils allèrent ensemble le dimanche suivant au Relecq; — quand on sut le miracle, les cloches furent sonnées. — En corps de chemise, la tête nue, — ils allèrent en procession chacun portant un cierge.

« Chacun suivant ses ressources fit don — en offrande à la Vierge, de quatre ou cinq sous, — puisque c'était leur patronne, ils l'honoraient; — la puissance de la Vierge est grande sur terre et sur mer. »

La *guerz* raconte encore l'histoire merveilleuse d'un prisonnier que la protection de Notre-Dame du Relecq enleva aux chaînes des Turcs.

« La Vierge sainte du Relecq, conclut-elle, est secourable à tous les maux — mais surtout quand les foules sont rassemblées, — quand on les voit venir des quatre coins de la province — pour lui porter leurs offrandes et la louer dans sa maison. »

C'est ainsi que, la même semaine, eurent lieu trois miracles : deux muets recouvrèrent la parole et un épileptique fut guéri.

L'auteur de la *guerz*, Jean Fustec, de Saint-Martin de Morlaix, découvre alors son identité et il nous apprend que son poème est un chant de reconnaissance : il est l'un des miraculés de Notre-Dame du Relecq.

« Celui qui vient de raconter les grands miracles de Marie — est un chrétien catholique et un fervent de son culte; — il a été préservé par elle, lui et son épouse — au miracle de la rade de Morlaix dont il a été parlé. »

A quelle date écrit-il ? il est difficile de le

déterminer. Voici du moins quelques détails sur la célébration de la fête patronale à l'époque où il écrit :

« Le jour du pardon de la Mère de Dieu, — est le plus beau spectacle qu'on puisse voir — quand la procession va entrer au Relecq — avec toutes les enseignes de Plounéour, le Conseil et le maire, — et le drapeau de la Nation fièrement porté.

« Beaucoup d'hommes sous les armes, les gendarmes mettent de l'ordre, — ils ouvrent un passage pour entrer dans l'église — car il est difficile de marcher ce jour-là au Relecq — encombré de toutes parts par les pèlerins. »

On le voit, le pèlerinage à Notre-Dame du Relecq, un moment interrompu par les désordres révolutionnaires, n'avait pas tardé à refleurir. Il est digne aujourd'hui encore de son passé. Et si l'on ne voit plus ce déploiement d'armes, la foule n'est pas moins dense ni la dévotion moins fervente. C'est, aujourd'hui encore comme aux temps du poète, l'honneur de Plonéour d'avoir une chapelle aussi pleine d'histoire, aussi incrustée de piété et aussi féconde en consolations de toutes sortes. Et nous ne saurions mieux faire que de clore cette notice destinée à faire mieux connaître et aimer la Vierge du Relecq par cette humble prière qui termine la *guerz* du barde morlaisien :

« Vierge sainte du Relecq, répandez vos faveurs — sur tous les pèlerins, vieux et pauvres, — accourus pour vous honorer et vous prier — des quatre coins de notre chère province. »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos. P. 3 à 4

CHAPITRE PREMIER. — Les Origines.

Le VI^e siècle breton. — L'usurpateur Conomor. —
La légende de Chramme. — Fondation du Re-
lecq..... P. 5 à 8

CHAPITRE II. — Les Disciples de saint Tanguy.

Aspect du monastère. — L'œuvre des moines. —
Le monastère centre de culture. — La règle de saint
Benoît. P. 10 à 14

CHAPITRE III. — Destruction.

Apparitions normandes. — Destruction du Re-
lecq..... P. 15 à 18

CHAPITRE IV. — L'Œuvre de saint Bernard.

Le XII^e siècle. — La duchesse Ermengarde. — Le
nouveau monastère. — Les ruines actuelles. — L'église.
— La vie monacale..... P. 20 à 30

CHAPITRE V. — Splendeur et Décadence.

Abbés commendataires. — Incendie et profanation.
— Embellissements et restauration. — L'autel de
Notre-Dame. — Décadence et Révolution. P. 31 à 39

CHAPITRE VI. — Renaissance.

Des mains pieuses veillent sur le culte de Notre-
Dame. — Restauration de M. Jouve. — Derniers
travaux..... P. 40 à 42

CHAPITRE VII. — Dévotion et Miracles.

La Dévotion à Notre-Dame. — La *guerz* des mira-
cles. — L'auteur de la *guerz*..... P. 43 à 47